

François Rastier
Directeur de recherche
frastier@gmail.com

Sur la sémiotique : rétrospections ou agenda ?

Paru dans Biglari, A. éd., *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014, pp. 367-377.

Pour commencer, pouvez-vous retracer votre parcours, en mettant en avant ce qui vous a mené à la linguistique et à la sémiotique ?

Au début des années soixante, me plaisant en littérature comparée et m'intéressant aux arts du langage, il était normal que j'étudie la linguistique, mais il me manquait une théorie du texte que je ne trouvais pas dans la rhétorique scolaire des procédés.

Par leur inexplicable et subtile complexité, les œuvres appellent des interprètes qui puissent faire droit à leurs exigences. On peut bien entendu s'en détourner, ne pas relever ce défi, analyser des SMS ou des produits industriels comme les séries télé. L'anecdote a beaucoup d'avenir.

J'ai lu dans un *Que sais-je ?* que j'avais été le premier étudiant, en France, à entreprendre un mémoire avec Algirdas Julien Greimas. C'est sans doute exact et cela me rappelle d'agréables souvenirs, mais est-ce pour autant mémorable ? Je n'ai pas hérité de *mana*, nulle auréole ne me nimbe.

Quand et comment avez-vous connu Greimas ? Quel était son statut à l'époque ?

Greimas avait longtemps enseigné à l'étranger, à Istanbul et à Alexandrie. À son retour en France, il a d'abord été nommé en 1964 professeur à l'Université de Poitiers, où je l'ai connu ; puis en 1966, sur le conseil de Roland Barthes, il a rédigé *Sémantique structurale*, et a été nommé un an après lui à l'École des hautes études en sciences sociales, qui venait juste de se séparer de l'EPHE.

J'ai beaucoup apprécié sa liberté de pensée. Il était alors dans sa meilleure période : dans la décennie 1965-1975, il a publié ses trois principaux ouvrages.

Toutes les données biographiques importantes seront synthétisées dans l'ouvrage que prépare Thomas Broden, et dont j'ai eu la chance de lire le premier chapitre. Sa thèse, soutenue voici vingt-cinq ans, proposait déjà d'excellentes analyses du parcours intellectuel de Greimas et je regrette qu'elle n'ait pas été publiée en français.

Comment voyez-vous les rapports entre la sémiotique et la linguistique ?

La linguistique est la sémiotique des langues, aux côtés d'autres sémiotiques régionales, comme la sémiotique des images ou celle de la musique. Je ne vois aucune nécessité à échafauder une sémiotique des langues ou une sémiolinguistique qui serait autre chose que la linguistique, une sémiotique des images qui ne se confonde pas avec l'iconologie, une sémiotique de la musique indépendante de la musicologie. Ce serait une source de confusion inutile.

La sémiotique mérite mieux que de devenir une « toutologie »¹, traitant *De omni re scibili et quibusdam aliis*. J'admire les sémioticiens qui s'estiment compétents sur tous les sujets, et vous parlent un jour des tapis persans, le lendemain de Lyotard, le surlendemain de saint Bonaventure ou du Chanin Building. Cette agilité médiatique accompagne l'intégration progressive de la sémiotique aux disciplines de la communication où elle peut jouer le rôle auxiliaire d'une *pop philosophie*.

Il reste à identifier les problèmes scientifiques, les hypothèses, les méthodes, les procédures de validation ; sinon, l'on remplace aisément l'argumentation par la mention, voire le *name-dropping* et l'on en reste au stade des opinions, ce qui ferait de la sémiotique une idéologie

1. Je calque ici le mot italien *tuttologia*.

communicationnelle parmi d'autres.

Vous avez eu comme professeurs ou directeurs plusieurs grands maîtres à penser comme Greimas, Claude Hagège, Bernard Pottier... Sur quelle base comparez-vous leur démarche ?

Hagège, bon descriptiviste, inspire l'amour des langues. Ses positions sur l'éducation me paraissent tout à fait méritoires. Il a fait beaucoup pour donner une image ouverte de la linguistique, hors des milieux spécialisés.

On doit à Pottier d'avoir systématisé l'analyse sémique plusieurs années avant *Sémantique structurale*. Sa concision est un art du peu, mais le rend difficile à lire pour les gens pressés. Il a eu ce mot : « Je veux bien des élèves, mais pas de disciples. » Son indépendance d'esprit est exemplaire et il n'a pas cherché à « faire école ».

Le projet de Greimas est plus ambitieux, tout à fait englobant, mais reste difficile à restituer nettement, car il comporte des agendas cachés qui ont varié avec les époques. Par exemple, le parcours génératif visait à faire pièce à la grammaire générative, aujourd'hui un peu oubliée. En outre, les différentes phases de sa théorie restent délicates à articuler : du moins, je ne saurais par exemple me prononcer sur la manière de relier la sémantique structurale à la sémiotique des passions.

En bref, les démarches de ces auteurs peu comparables demeurent complémentaires à mes yeux. Peut-être l'originalité dont vous me créditez généreusement doit-elle l'essentiel à la diversité de mes sources, qui gagneraient encore à être multipliées.

Vous avez été, avec Greimas, à l'origine de l'un des outils sémiotiques les plus connus, à savoir le carré sémiotique. Pouvez-vous nous expliquer comment il est né au juste ?

C'était une demande de Seymour Chatman, aux *Yale French Studies*. Greimas savait déléguer, il m'a demandé de rédiger une proposition. Nous avons discuté surtout des points de terminologie, autour d'une bouteille de délicieuse vodka polonaise. Il serait vain de questionner cette encombrante paternité, mais il existe en linguistique de corpus des méthodes éprouvées pour déterminer l'attribution d'un texte.

Quand je me suis avisé que Greimas avait repris cet article dans *Du sens*, j'ai compris qu'il y attachait de l'importance. Le « carré sémiotique », version affaiblie de l'hexagone logique de Robert Blanché, réélaboré avec des catégories de Viggo Brøndal, était promu au rang de modèle constitutionnel de la sémiotique et placé à l'origine absolue d'un modèle génératif.

C'était beaucoup, peut-être trop d'honneur pour une réflexion sur la structure des classes lexicales élémentaires bientôt incluse dans un « parcours génératif » qui devait explicitement concurrencer le modèle génératif de Noam Chomsky, en se heurtant d'ailleurs aux mêmes types d'objections. En tout cas, ce carré transcendantal devint une icône, un signe de ralliement : je l'ai même vu, non sans quelque inquiétude, tricoté sur un pull-over.

Un modèle trop puissant peut satisfaire le besoin irrépissable de voir toujours la même chose partout. J'ai reçu des appels à l'aide comme « Monsieur Rastier, aidez-moi à faire mon carré pour finir ma thèse ! », et le demandeur semblait surpris que je m'enquière du sujet traité et plus encore que je l'interroge sur la nécessité d'une carréification.

Si le carré a le mérite de complexifier un peu l'apodictique, puisqu'à la suite de Brøndal il reconnaît des termes neutre, complexe, complexe positif et complexe négatif, seuls ces deux termes graduels qui admettent la dominance d'un pôle sur l'autre (comme l'avait fait Louis Hjelmslev avec l'opposition intense *vs* extensive) introduisent une gradation – d'ailleurs sans métrique.

Son principe reste malgré tout celui de la logique binaire. Il peut être utile pour des présentations didactiques *ad usum delphini*. Pour les débutants, il peut jouer un rôle heuristique et permettre de s'assurer de n'avoir pas oublié d'opposition majeure. Il suppose une logique élémentaire des catégories descriptives et convient parfaitement à un conformisme aristotélien, ce qui a fait son succès dans certains milieux néo-thomistes.

Or les relations fondamentales de la sémiotique saussurienne ne sont pas des oppositions ou des dichotomies, mais des *dualités* de points de vue, comme langue et parole, diachronie et synchronie, ou encore signifiant et signifié. Et l'apodictique n'est valide que si l'on neutralise la temporalité et la modalité introduites par le concept herméneutique de point de vue.

Même si elles peuvent au besoin utiliser des modélisations plus ou moins formelles, les

sciences de la culture ne peuvent être fondées déductivement. Saussure en convenait à propos de ses célèbres dualités, dans lesquelles on a cru voir des dichotomies :

Ne parlons ni de principes, ni d'axiomes, ni de thèses. Ce sont simplement et au pur sens étymologique des aphorismes, des *délimitations*. (2002 : 123)

Le carré doit donc sans doute sa commodité au fait même qu'il ne peut pas permettre de concevoir ni de décrire les dualités constitutives du sémiotique – en premier lieu la sémosis qui unit l'expression et le contenu, et qui reste impensable pour la logique binaire. Il ne fonctionne alors, paradoxalement, qu'à condition de manquer le but qu'on lui assigne, en voilant la complexité principielle des relations sémiotiques fondamentales.

Il faudrait questionner l'épistémologie d'une discipline qui conforme son objet à des « modèles » intuitifs qui servent tout à la fois de méthodologie, d'heuristique et de principe d'exposition, mais qui n'ont pas de véritable fonction d'objectivation, dès lors qu'on estime l'objet décrit par leur seule mise en œuvre.

À moins que l'on n'érige les lois de la logique binaire (identité, non-contradiction, tiers exclu) en principe de toute pensée : elles sont certes au fondement de la tradition ontologique occidentale, celle-là même qui a empêché de concevoir l'autonomie du sémiotique et a subordonné la sémantique aux problèmes métaphysiques de la référence et de la représentation. Quand il les a récusés avec une fermeté exemplaire, Saussure a retrouvé des solutions (différentialité, négativité) qui rompent avec l'ontologie – ce pourquoi il n'a pas été compris, et l'on persiste à fonder la sémiotique sur « il zoccolo duro del Essere » (le noyau dur de l'Être) ; je cite ici Umberto Eco dans *Kant et l'ornithorynque*. Le carré a perdu son caractère originant avec l'abandon de fait du modèle génératif. Il s'est divisé en triangles tensifs qui ont remplacé les flèches diagonales par des courbes. Loin de dériver du carré d'Aristote, le carré sémiotique développait certains points de logique binaire, alors que le modèle tensif, que l'on doit à la lecture guillaumienne de Greimas par Claude Zilberberg, dérive de la tradition augustinienne (Gustave Guillaume était presbytérien).

Le carré s'est désormais autonomisé de la théorie sémiotique, il vit sa propre vie – j'ai été flatteusement invité à participer en juin 2012 au troisième congrès international qui lui fut consacré.

Mais Greimas affirmait : « Ce carré, ce n'est pas moi qui l'ai inventé, c'est [Claude] Chabrol » (1987c : 302)...

Chabrol a rédigé une note de lecture du livre de Blanché, *Structures intellectuelles* : cet auteur y décrit, entre autres, un « hexagone logique ».

Greimas, qui avait beaucoup d'humour, adorait semer ce genre de confusion. Cela s'étend au plan théorique : dans *Sémantique structurale*, le nom de Merleau-Ponty est là pour dissimuler la présence de Husserl, qui n'est pas nommé. Je ne me risquerais pas à édifier une herméneutique de l'art d'écrire greimassien, mais elle me semble d'autant plus nécessaire que les lectures les plus convaincues sont aussi les plus littéralistes et négligent ordinairement les stratégies et les tactiques rédactionnelles.

Comment considérez-vous les relations de la linguistique et de la sémiotique avec les sciences humaines ?

Partisan d'une sémiotique fédérative, il me semble que les sciences humaines et sociales se partagent, chacune à son niveau d'analyse, le sémiotique. Ni purement interne, ni purement externe, LE sémiotique constitue le monde où nous vivons.

Il faut encore démontrer la nécessité d'une science particulière qui serait LA sémiotique. Académiquement, ce pourrait être une spécialisation de troisième cycle, comme la psychanalyse pour les psychothérapeutes.

Quels liens établissez-vous entre la sémiotique et l'herméneutique ?

Les signes ne sont pas des objets. Le sens est fait de différences qui ont à être qualifiées et dépendent ainsi de points de vue. Or la notion de point de vue, issue de l'herméneutique allemande des Lumières, demeure bien un concept herméneutique. En bref, les signes ne préexistent pas aux relations.

Ces relations interprétatives relèvent d'une herméneutique matérielle appuyée sur la philologie, telle que l'ont pratiquée Schleiermacher, Szondi, Bollack, et sans rapport déterminable avec la

douteuse herméneutique spiritualisée de Dilthey, Heidegger ou Gadamer.

Sous quel angle les rapports entre la sémiotique et les sciences cognitives se présentent-ils ?

Comme elle dérive de la philosophie du langage développée par le positivisme logique, la sémiotique spontanée des sciences cognitives reste assez pauvre et surtout non réflexive.

Les sémiotiques cognitives apparues récemment entendent contribuer au programme de naturalisation des sciences cognitives. Il me semble toutefois que la sémiotique relève pleinement des sciences de la culture et que les sciences cognitives gagneraient à tenir pleinement compte des facteurs culturels dans la cognition humaine : j'ai plaidé depuis une vingtaine d'années pour une culturalisation des sciences cognitives.

En quelque sorte, depuis John Locke au moins, la sémiotique a toujours été cognitive : il s'agissait dans toutes les sémiotiques philosophiques de l'âge classique de démêler sous le voile de l'expression les véritables opérations de la pensée.

Le grand mérite de Saussure aura été de rompre avec ces conceptions philosophiques, antérieures à la formation de la linguistique historique et comparée, et en ce sens préscientifiques. Aussi n'a-t-il guère été compris².

Quel rapprochement feriez-vous entre la sémiotique et l'informatique ?

L'informatique est une technologie sémiotique – dépendante pour l'essentiel des langages formels.

Je travaille souvent en linguistique de corpus, comme en témoigne *La Mesure et le grain* (2011). Elle utilise des logiciels spécifiques comme instruments d'expérimentation. C'est une chance de pouvoir objectiver de nouveaux observables.

Les principes méthodologiques qui président à la constitution critique de corpus valent pour tous les documents numériques, par exemple pour des corpus de photos.

Vous vous êtes intéressé, parmi d'autres domaines, à l'analyse du Web. Pouvez-vous commenter les principes, les particularités et l'état actuel de cette recherche ?

Alors que l'intelligence artificielle classique mettait en œuvre le cognitivisme orthodoxe, que la linguistique computationnelle se fixait explicitement pour but d'appliquer la linguistique générative, le développement d'Internet et du Web a affronté les traitements automatiques du langage à des problèmes philologiques : or les concepts de document, de texte, et *a fortiori* d'œuvre manquent à la linguistique computationnelle, alors qu'il nous faut une *philologie numérique*.

Pour la plupart des applications, y compris la recherche d'information, les conceptions et les méthodes de la linguistique de corpus se sont révélées plus efficaces que celles de l'informatique linguistique. Évidemment, les programmes de création d'ontologies, et notamment celui du Web « sémantique », disposent de soutiens puissants, tant politiques qu'économiques. Mais il reste possible de formuler une alternative, l'enjeu en est majeur³.

Comment décrivez-vous l'évolution de vos travaux, et quel est à votre avis l'aspect le plus original de votre œuvre ?

Je suis d'autant plus mal placé pour vous répondre que la masse de mes inédits m'inquiète et que personne n'en a de vision d'ensemble.

Formulé au milieu des années soixante dans le cadre de la linguistique historique et comparée « continentale », le programme d'une sémantique des textes n'a rien perdu de sa nécessité et trouve une nouvelle vigueur et de nouveaux moyens avec la linguistique de corpus. On peut maintenant infirmer des hypothèses et sortir enfin du principe de plaisir.

Si originalité il y a, c'est d'avoir suivi une voie indépendante de la philosophie du langage sans reprendre l'absurde tripartition entre syntaxe, sémantique et pragmatique ; et d'autre part d'approfondir un niveau d'objectivité propre, indépendant des problématiques de la cognition et de la communication qui ambitionnent de se partager sans reste l'ensemble des sciences de la culture.

2. Il reste, pour le moment, délibérément ignoré dans le domaine des recherches cognitives. Permettez-moi de renvoyer au numéro 56 d'*Intellectica*, 2011-2.

3.V. Rastier 2011 : 193 sq.

Je n'ai pas suivi les modes successives et je n'ai pas cherché à en créer. À partir de la sémantique des textes, je souhaite contribuer à l'évolution de la linguistique de corpus, à l'étude des textes littéraires, scientifiques et philosophiques. Le colloque d'hommage que certains sémioticiens ont organisé à Cerisy aura permis d'en savoir plus sur un agenda collectif à venir, tout bilan semblant prématuré.

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

Le parcours des auteurs, grands ou petits, fait l'objet de rétrospectives toujours nostalgiques, souvent attendrissantes, qui détournent l'attention de l'agenda scientifique : cinquante ans après la formation de l'Association internationale de sémiotique, quelles sont les perspectives de cette discipline, ses acquis, les découvertes qu'elle peut revendiquer, les nouveaux observables ? Dans quels domaines s'est-elle imposée ? Quels sont ses programmes de recherche spécifiques ? Peut-elle prétendre au statut d'une science ? J'ignore si elle en a l'ambition, les sémioticiens restant divisés sur ce point, quand ils lui accordent du moins quelque importance.

Bizarrement, l'ambition scientifique affichée de la sémiotique s'est souvent accommodée d'un abandon nonchalant de normes et usages académiques. Par exemple, à partir de 1966, Greimas abandonne toute bibliographie dans ses ouvrages personnels.

Depuis sa création, l'Association internationale de sémiotique n'a pas refusé une seule communication – à ma connaissance, mais j'espère me tromper. Il suffit de payer les droits d'inscription et l'on a droit à la parole. Cette démocratie légèrement censitaire, certes conviviale, semble attirer inexorablement des papiers refusés ailleurs. Je me souviens par exemple d'un exposé sur le rôle de la lesbienne noire (le terme était plus précis : *butch*) dans le film new-yorkais. Pourquoi se complaire dans l'anecdote ?

La sémiotique entend-elle rester ou devenir un *discours d'accompagnement* de la communication ? On peut certes admirer l'industrie culturelle et approuver son éloge du monde marchand dont elle procède ; mais la sémiotique mérite sans doute d'autres ambitions.

Le paradoxe de la « sémiolinguistique » est d'avoir dépouillé la sémiotique de ce qu'elle pouvait avoir de linguistique et d'avoir considéré l'expression (confondue avec le niveau linguistique) comme une variable superficielle : la puissance descriptive de la sémiotique universelle semblait acquise au prix de récuser le principe de base du saussurisme qui est la solidarité du contenu et de l'expression.

Elle maintient un dualisme traditionnel entre intelligible et sensible, profondeur sémantique et surface expressive, qui faisait l'ordinaire du rapport entre pensée et langage – d'où d'abord la tentative de relier les deux par un parcours génératif abstrait, puis les évolutions phénoménologiques ou psychanalytiques qui ont cherché des médiations dans la perception ou dans un corps absolutisé, comme jadis l'Esprit absolu.

Une sémantique qui se voudrait indépendante voire simplement autonome à l'égard de l'expression reconduirait le dualisme matière / esprit qui a toujours différé la formation d'une sémantique linguistique et justifie encore l'universalisme ethnocentrique de la sémantique cognitive.

Paradoxalement, la sémiotique greimassienne va donc à l'encontre de la sémiologie saussurienne en fondant une sémantique universelle, transcendante aux divers systèmes de signes. Or, le fondement de la sémiotique ne se trouve pas dans la sémantique ; comme le sens ne peut être appréhendé qu'avec son expression, c'est la *sémiosis* qui constitue proprement l'objet de la sémiotique.

Saussure dit que la nature du signe « est COMPLEXE ; se compose ni de A, ni même de a, mais désormais de l'association a/b avec *élimination* de A, aussi bien qu'avec impossibilité de trouver le signe ni dans b ni dans a pris *séparément* » (2002 : 131, je souligne) (A serait le concept, a le signifié et b le signifiant). L'opposition matière *vs* esprit le cède à l'opposition simple *vs* complexe. La complexité dérive du principe sémiotique lui-même, puisqu'il n'y a pas correspondance terme à terme entre contenu et expression, bref que ces deux plans ne sont pas conformes (à une expression compacte peut correspondre un contenu diffus, à un contenu compact peut correspondre une expression diffuse). Il faut problématiser la *sémiosis* : tout parcours est complexe, parce qu'il fait intervenir *a minima* deux pôles d'une dualité.

Plus que saussurienne ou hjelmsléviennne, la sémiotique greimassienne semble passablement jakobsonienne et pragoise (elle n'a d'ailleurs pas produit de relecture notable de Saussure, et les références à Hjelmslev dans le *Dictionnaire de sémiotique* sont des plus évasives). Elle remplace les

dualités par le binarisme.

Les paradigmes de la cognition et de la communication ont l'ambition d'occuper tout l'espace des connaissances sur les cultures et cette ambition même justifie le soupçon qu'il s'agit d'idéologies technoscientifiques plutôt que de domaines scientifiques à proprement parler. Des indices concordants méritent mention.

1. La cognition et la communication sont des domaines des plus flous : tout organisme, de la bactérie à la baleine, a bien entendu des capacités cognitives et communicatives, car toute interaction avec l'environnement peut relever de l'un ou l'autre de ces paradigmes, selon les spécialistes de la biosémiotique.

Le flou s'accommode d'une stratégie de l'évidence et l'on chercherait en vain des définitions ou délimitations précises de la cognition comme de la communication. Toutefois l'évidence, critériale pour le positivisme logique, reste aussi l'expression du préjugé et de la doxa ; j'ai par exemple souligné comment maints auteurs, en sémiotique cognitive ou en psychologie évolutionniste, reformulent des thèmes essentialistes sur la nature humaine, voire sur les langues et les nations.

Ainsi les deux paradigmes confondent-ils ce qui doit être distingué, l'objet empirique et l'objet de connaissance, l'expérience perceptive et la connaissance scientifique, les pratiques et leur réflexion critique, au risque de se réduire à des discours d'accompagnement de secteurs économiques comme les industries biotechnologiques, ou informatiques, ou encore celles des médias et de l'*entertainment*.

2. L'ambition totalisante des deux paradigmes repose sur des métaphores, notamment celle du cerveau et de l'ordinateur (pour le cognitivisme classique comme pour le connexionnisme), celle du génome et du code (pour le néodarwinisme), celle du langage et du code (pour la linguistique cognitive orthodoxe), celle de la société et du réseau (pour les sciences de la communication qui ne se soucient pas, en général, des institutions sociales). Or les récits mythiques se signalent précisément par le dédoublement métaphorique, qui articule ce que Lévi-Strauss appelait la structure feuilletée du mythe. Ils sont en effet pétris de la mythologie contemporaine, telle qu'elle s'exprime dans la science-fiction et d'autres secteurs de la *pop culture*, comme on l'a vu naguère pour l'intelligence artificielle, à présent pour le transhumanisme et la théorie de la singularité.
3. Ces ambitions modernistes et parfois futurologiques cachent mal la disparition complète de la société et de l'histoire. L'internalisme cognitif justifie l'individualisme non seulement méthodologique, mais ontologique, puisque le social n'existe pas, thèse ultralibérale défendue par ailleurs par certains sociologues bien en cour. Dans le paradigme de la communication, la société comprend, sans plus, l'espace public des médias et l'espace « privé » des réseaux sociaux.

Quant à l'histoire, entre la temporalité de l'évolution biologique et le « temps réel » de la communication qui tend à l'instantanéité, elle n'a aucune place. Que seraient au demeurant la cognition et la communication hésiodiques ou homériques, guaranies ou babyloniennes ? Les anciens et les étrangers n'existent pas dans l'humanité ethnocentrique ainsi dessinée.

Comme la socialité et l'historicité semblent des dimensions complexes qu'il s'agit de réduire, les textes, *a fortiori* les performances sémiotiques complexes, surtout les œuvres artistiques, n'ont encore reçu aucune description notable dans les paradigmes de la cognition ou de la communication, sans doute parce qu'elles leur échappent d'emblée.

4. Les sciences sociales, par leur dimension critique, ont été en butte à tous les totalitarismes, qui ont cherché à les supprimer ou à les instrumentaliser : le cas de l'histoire est exemplaire. En revanche, les paradigmes de la cognition et de la communication restent unanimement admis, sans doute parce qu'ils se prêtent aux manipulations des individus, pour la cognition, comme à la propagande et à la surveillance des interactions pour la communication⁴. En outre, politiquement, le déterminisme génétique a toujours été associé à une limitation de droit ou de

4. En tout cas, les financements militaires et policiers ne font pas défaut, et par exemple la plupart des grands ministères de l'Intérieur ont orienté les recherches sur la reconnaissance des visages et la prosopagnosie pour mettre au point les logiciels d'identification aujourd'hui banalisés.

fait du libre arbitre.

Les sciences de la culture prennent pour objet des systèmes de valeurs : or une valeur ne se fonde pas, elle s'éprouve et se transmet dans une pratique commune, par un partage contractuel plus ou moins conscient. Toutefois, et paradoxalement, en tant que support et concrétisation de valeurs, un objet culturel ne peut être décrit si l'on se contente de partager ces valeurs : en traiter sur le mode de l'évidence renforcerait simplement un conformisme et perpétuerait la doxa dont procèdent les valeurs. C'est là une des apories que rencontre l'observation participante de mise dans les *cultural studies*. De fait, les valeurs ne sont véritablement descriptibles que si l'on établit une distance critique : comment un système de valeurs pourrait-il être décrit sans être remanié par le système de valeurs de l'observateur, qui, dans les sciences de la culture, est aussi un interprète ? C'est dire la nécessité de la dimension critique propre à ces sciences : en instituant une distance réglée avec le préjugé, l'erreur, le mensonge, elles se donnent la possibilité de contextualiser leurs observables pour leur donner sens.

Une culture n'est compréhensible, donc caractérisable de manière critique, qu'au sein d'un corpus constitué par d'autres cultures. C'est pourquoi les sciences de la culture sont nécessairement historiques et comparatives.

La sémiotique des cultures reste mal comprise car elle s'oppose tant à l'universalisme cognitif (qui accompagne à sa manière la mondialisation) qu'aux nationalismes et aux communautarismes divers pour lesquels les cultures sont des monades, au mieux isolées, au pire combattantes.

Laissons ouverte la question de savoir si la sémiotique est une science de la culture parmi d'autres – j'estime pour ma part qu'elle n'est pas une discipline, mais une réflexion fédérative qui intéresse l'ensemble des sciences de la culture. Or ces sciences échappent aux canons réducteurs de

la *Big Science* : par leur dimension critique, leur difficulté à expérimenter sur des « faits » non répétables, leur volonté de caractériser des objets singuliers alors même que l'on croit qu'il n'y a de science que du général. Elles sont donc en voie d'être divisées et réparties entre les disciplines de la cognition (d'où les programmes opulents sur l'origine du langage) et les disciplines de la communication. De fait, pour l'essentiel, ce démembrement déléguerait le problème de la culture aux industries de la communication, des médias à l'*entertainment*. Il est donc d'autant plus nécessaire que les sciences de la culture précisent leur spécificité épistémologique : sciences des valeurs et non des faits, des conditions et non des causes, des individus et non des universaux, des processus et non des êtres, des occurrences et non des types, elles ne se fondent pas sur des ontologies, mais élaborent une praxéologie.

Les objets culturels ont beau dépendre de leurs conditions d'élaboration et d'interprétation, les valeurs qu'ils concrétisent peuvent cependant être objectivées comme des faits. Partout, l'on a affaire maintenant à des corpus numériques, qu'il s'agisse de musiques, d'images fixes ou animées, de danses, de performances polysémiotiques comme le cinéma, l'opéra, les rituels, etc. L'exigence scientifique de décrire de tels corpus rencontre ici la demande sociale. Avec les corpus numériques, les sciences de la culture trouvent ainsi de nouvelles perspectives épistémologiques et méthodologiques, voire un projet fédérateur.

La philosophie du langage qui a toujours tenu lieu de sémiotique jusqu'à nos jours, qu'elle soit d'inspiration néo-thomiste, augustinienne-phénoménologique, ou logico-positiviste, n'est hélas ici d'aucun secours, en raison de son inadéquation épistémologique et de son indigence empirique, tout particulièrement quand il s'agit d'établir un corpus de façon critique, de varier les critères d'interrogation et d'interpréter les résultats des requêtes. La notion même de corpus lui reste étrangère.

En revanche, un saussurisme renouvelé (ou néo-saussurisme), par son exigence méthodologique même, a fait la preuve de sa pertinence empirique. Il le doit notamment aux liens maintenus avec la philologie, pour ce qui concerne le recueil critique et l'indexation des documents, comme avec l'herméneutique, pour ce qui intéresse l'interprétation des œuvres. Ainsi, au sein même de la sémiotique se reflète la contradiction majeure que doivent affronter les sciences de la culture : c'est dire l'importance du débat épistémologique qui s'ouvre à présent.